

La samba, c'est beaucoup plus que le carnaval, c'est avant tout une origine

O SAMBA, UN FILM DE GEORGES GACHOT

par Valérie Lobsiger

DÈS LE 24 AVRIL EN SUISSE ALÉMANIQUE ET DÈS LE 7 MAI EN SUISSE ROMANDE (SUISSE 2014, 82 MN)

« CELUI QUI EST NE À VILA N'HÉSITE PAS DEUX FOIS en se lançant dans la samba ! » Peut-être qu'il n'y a pas non plus d'autres alternatives pour ses habitants. Vila Isabel est en effet un quartier de petite classe moyenne au nord de Rio de Janeiro, non loin de favelas installées à flanc de collines. Ces paroles sont extraites d'une chanson de Martinho da Vila, chanteur et compositeur brésilien de samba duquel il sera beaucoup question dans le film. Tout en enchantant les yeux et les oreilles du spectateur, ce documentaire montre la dimension culturelle, sociale et politique de la samba, cette musique née au début du XXe s. dans les quartiers noirs et pauvres de Rio. Il a été tourné lors du carnaval de Rio 2012 et fait découvrir, de l'intérieur, les préparatifs du défilé d'une « école ».

MARTINHO DA VILA PATRONNE L'ÉCOLE DE SAMBA Vila Isabel (d'où son surnom). Il faut savoir qu'il existe à Rio de Janeiro plusieurs « écoles » de samba mais qu'on n'y donne aucun cours. Parmi les 44 écoles comportant chacune quelques milliers de membres, les plus célèbres sont Portela, Beija-flor, Mangueira, Grande Rio, Vila Isabel, Unidos da Tijuca. Il s'agit de structures sociales très organisées avec des directeurs, des employés et des ateliers qui, d'une année sur l'autre, préparent chars, costumes et accessoires. Dans ce lieu, percussionnistes, chanteurs et danseurs répètent intensivement en vue des défilés de la grande semaine du carnaval. « La samba, c'est ma vie ! » dit Wallan, le « maestro da bateria », chef percussionniste de l'école Vila Isabel qui s'engage corps et âme dans son travail. Chaque communauté ambitionne de remporter le « championnat » de la meilleure école au Carnaval. A noter que Vila Isabel a décroché le premier prix en 2013 (tout comme elle l'avait déjà fait en 1986).

LA SAMBA A OUVERT LES PORTES DU MONDE aux gens des bidonvilles (ou favelas). A l'abolition de l'esclavage au Brésil, en 1888, beaucoup d'esclaves libérés originaires d'Angola se sont rendus à Rio, alors capitale, pour y trouver du travail. Ils y ont amené leurs danses et leurs rythmes africains. C'est pourquoi on retrouve dans les paroles de cette musique l'histoire, très présente dans les mémoires, de la déportation de tout un peuple (« dans mes tambours vit le rêve, mon cœur bat à son rythme », « le chant de la liberté va résonner » etc.) et son message est porteur d'espoir. Au départ, la samba avait très mauvaise réputation et il était interdit d'en jouer au risque de se retrouver en prison. C'est une musique des rues, binaire et syncopée, ouverte à l'innovation permanente, à partir de laquelle chacun peut « inventer » son propre rythme. Georges Gachot montre les petits enfants s'y exercer dès qu'ils savent marcher. A l'école Vila Isabel, il filme une adolescente en train d'improviser sur un tambour puis raconter fièrement à une parente comment le groupe tout entier a repris à sa suite sa création. Avant tout, la samba est donc un rythme qui accompagne chacun de sa naissance à sa mort et, intéressant détail, qu'on "attrape" en dansant (et non l'inverse comme chez nous).

LA SAMBA EST DEVENUE UN TRAIT RASSEMBLEUR, caractéristique de l'identité nationale brésilienne. Elle est sortie des favelas pour être récupérée par le monde des stars et de la télévision. Au point que tous les chanteurs brésiliens l'ont adoptée. On ne peut espérer toucher le public, et donc accéder à la notoriété, qu'en mettant la samba en chanson, dixit Ney Matogrosso (« je ne chante pas la samba pour le rythme, mais pour le texte » confie-t-il). Elle a franchi allègrement les frontières et est arrivée jusqu'à Nana Mouskouri qui a repris dans un tube de 1976 la fameuse chanson « Quand tu chantes » (« Canta canta

minha gente » de Martinho). Martinho da Vila fait malicieusement remarquer, sans l'imputer directement à la toujours vaillante quoique presque octogénaire Nana (on les voit enregistrer tous les deux la chanson en Portugais dans des studios parisiens, il faut donc ménager les susceptibilités), que les Européens ont ajouté à sa chanson une note d'optimisme béat, « conformiste », qui ne relevait pas du tout de son intention : « La chanson dit tout le contraire ! Elle dit : ça ira mieux ! » et c'est même précisément pour cela qu'il faut chanter. Martinho souligne une autre différence culturelle entre Français et Brésiliens : « Au Brésil, on chante les choses sans trop les dramatiser ». Même si la chanson comporte souvent un fond de mélancolie, elle transmet toujours une dose de joie de vivre. « On ne souhaite pas transmettre sa tristesse au public ». Enfin, au détour d'une réflexion faite en passant, un autre grand contraste culturel est débusqué. Des deux côtés de l'Atlantique, on rêve toujours de l'amour éternel. Au Brésil, on extériorise plus facilement ses sentiments et la chanson le reflète en affichant un aspect passionnel et sexualisé. « En Europe, les gens, ils ont ça aussi à l'intérieur d'eux-mêmes. Seulement, ils le retiennent ». Certamente !

VL 7.04.2014
